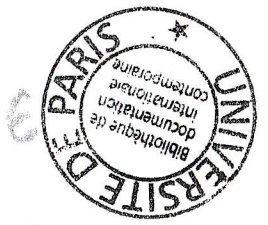
DIE II. DAVOSER HOCHSCHULKURSE

17. MÄRZ BIS 6. APRIL

LES II^MES COURS UNIVERSITAIRES DE DAVOS

DU 17 MARS AU 6 AVRIL

1929



KOMMISSIONSVERLAG
HEINTZ, NEU & ZAHN
INTERNATIONALE BUCHHANDLUNG / DAVOS

INHALT

Seite

1. Gottfried Salomon / C. Bouglé } Geleitwort . . . 3
2. Ludwig Englert: Als Student bei den zweiten Davoser Hochschulkursen . . 5
3. Jean Cavaillès: Les deuxièmes Cours Universitaires de Davos 65
4. Paul Müller: Statistik der II. Davoser Hochschulkurse 83
5. Dozenten und Vorlesungen der II. Davoser Hochschulkurse 87
6. Stundenpläne 90

Geleitwort

Das Komitee der Davoser Hochschulkurse hat ein Preisausschreiben ergehen lassen, um die studentischen Teilnehmer zu einer Darstellung ihrer Eindrücke zu veranlassen. Diejenigen Arbeiten sollten den Vorzug erhalten, die ein Gesamtbild der Vorträge und Diskussionen, sowie das persönliche Ergebnis der Gespräche zwischen Dozenten und Studenten verschiedener Nationalität in wissenschaftlicher Hinsicht, wie in Bezug auf das Gemeinschaftsleben darstellen. Vorliegender Bericht hat den ersten Preis erhalten.

Der Verfasser, Herr Ludwig Englert, hat in München klassische Sprachen, Deutsch, Geschichte und Philosophie studiert und erhielt auf der Hochschule für Leibesübungen in Berlin den ersten Anstoß, sich nach Abschluß seines Staatsexamens für das höhere Lehramt dem Studium der Medizin zuzuwenden. Er ist jetzt Hilfsassistent von Herrn Prof. Sigerist am Institut für Geschichte der Medizin in Leipzig. Im Jahre 1926 hat er mit einer Arbeit: „Untersuchungen zu Galens Schrift Thrasybulos" an der philosophischen Fakultät in München promoviert. Als Verbindungsstudent hat er sich viele Semester mit der Frage der Neugestaltung des Studentenlebens und mit den verschiedenen Strömungen in der akademischen Jugend auseinandergesetzt.

Wir glauben, daß in dieser Arbeit eine Aeußerung vorliegt, welche stimmungsmäßig das Leben und Denken der meisten Kursteilnehmer am besten wiedergibt, und daß die Idee der Davoser Hochschulkurse, sowie der Verlauf der diesjährigen Veranstaltung verstanden und die Arbeit mit der Heiterkeit geschrieben ist, welche für das akademische Leben hier oben kennzeichnend war.

Dr. Gottfried Salomon
Professor an der Universität Frankfurt a. M.

M. CAVAILLES Jean, né le 15 Mai 1903, a achevé ses études au lycée Louis-le-Grand, d'où il est entré à l'Ecole Normale Supérieure en Octobre 1923, après avoir été reçu premier au Concours d'entrée. Licencié ès-sciences et licencié de philosophie, il a passé avec succès l'agrégation de philosophie en Juillet 1927. — Actuellement secrétaire-archiviste du Centre de Documentation sociale à l'Ecole Normale Supérieure, il donne des conférences de séminaire à ses jeunes camarades qui se préparent à l'agrégation. Spécialisé dans l'histoire et la philosophie des sciences, particulièrement au courant des travaux de Cantor et de Dubois-Reymond, il prépare une thèse de doctorat d'état sur „la formation de la théorie des ensembles".

Prof. C. Bouglé
Université de Paris.

Als Student bei den zweiten Davoser Hochschulkursen

von

Ludwig Englert

Institut für Geschichte der Medizin an der Universität Leipzig.

Die zweiten Davoser Hochschulkurse sind zu Ende. Drei Wochen lang haben wir Eindrücke und Erlebnisse auf uns einstürmen lassen, die eine sparsame Zeit sonst auf eine Reihe langer Monate verteilt. Es konnte nicht ausbleiben, daß in dieser Hoch-Zeit äußerster Rezeptivität sich ungebärdig alles staute, was sonst zur Produktivität drängt, daß der Genius der Dialektik den Genius der Darstellung aus dem Felde schlug. Nichts kann heute für uns willkommener und befreiender sein, als die Rückkehr zur Produktivität, und wir sind dankbar, daß uns die Leitung der Kurse den ersten Anreiz dazu gegeben hat. Die Fröhlichkeit des Geistes, die uns am Ende großer Erlebnisse umfängt, soll in jeder Zeile sprechen und davon Zeugnis ablegen, mit welchem Gefühl von Glück und neu erworbenem Reichtum wir aus Davos scheiden.

Schon die Tatsache, daß uns Gelegenheit gegeben wurde, uns an einem Preisausschreiben über die diesjährigen Kurse zu beteiligen, erscheint mir als eine Manifestation der ihnen innewohnenden Idee. Hier in Davos ist es nicht so, daß man die Dozenten nur im Hörsaal zu sehen bekommt, sie leben mit und unter uns mit einer Aufgeschlossenheit des Herzens für alles, was wir denken und gestalten, wie sonst nirgendwo. Und wenn wir schon in den letzten Wochen Gelegenheit gehabt haben, gehört zu werden, so soll diese Arbeit in erster Linie ein Abschluß dieser Unterhaltungen sein und ein Abschiedsgruß, indem sie in zusammenhängender

werden immer die Probleme der Zeit zusammenfließen und uns nichts mehr wünschen lassen, als jene Aufgeschlossenheit des Geistes, die es uns allein ermöglicht, die grundlegenden und entscheidenden Fragen zu erfassen und zu verstehen.

Immer aber wird hier in besonderem Maße — und das ist das Wichtigste — die Liebe zur Wahrheit sein und unzertrennlich davon auch die Liebe zum Menschen.

Les deuxièmes Cours Universitaires de Davos

Par

Jean Cavaillès

Agrégé de Philosophie

Ecole Normale Supérieure Paris

En ouvrant la seconde série des Cours Universitaires de Davos, organisateurs et représentants des Gouvernements appelaient sur eux l'influence bienfaisante de l'esprit de Locarno. C'est en effet un véritable Locarno de l'intelligence qu'ils s'efforçaient pour la seconde fois de réaliser par cette mise en présence de la culture allemande et de la culture française dans une sorte de Camp du Drap d'Or où la pompe due à l'industrie humaine était remplacée par les magnificences intellectuelles et la splendeur des paysages. Mais il ne s'agissait pas d'une simple rencontre, banale et sans conséquences pour l'avenir, de simples vacances de Pâques prises en commun. Pour apprendre aux professeurs et étudiants allemands suisses et français à se connaître vraiment, la seule méthode était de les faire travailler ensemble, unis par les liens organiques d'une même institution et surtout rapprochés par le même intérêt de savoir, par les mêmes préoccupations scientifiques. Une société ne peut se constituer entre individus que par une collaboration à une oeuvre commune: c'est ce travail coopératif que le Comité de Davos proposait aux universitaires réunis par ses soins, dans l'espoir qu'il en pourrait naître une solidarité bienfaisante aussi bien pour la cause de la paix en général que pour le développement intérieur des cultures en présence et l'avancement même de la science universelle. S'il est permis de parler d'une philosophie de l'histoire de ces cours, c'est la considération de cette triple fin inspiratrice de tout leur enchainement, qui pour-

rait en donner la clef. Travail scientifique fécond, enrichissement des pensées nationales par la suppression des ignorances limitatives et souvent stérilisantes, rapprochement enfin non plus seulement des esprits, mais des personnes, tels étaient les résultats que l'on attendait de la réunion de Davos et pour lesquels on s'était efforcé de rassembler le maximum de conditions favorables.

Conditions matérielles d'abord. Il ne suffit pas de réunir un congrès n'importe où pour atteindre les buts cherchés. "L'esprit souffle où il veut" rappelait le Dr. Branger, mais pas avec la même facilité partout. S'il ne s'était agi que d'un rapprochement matériel d'étudiants et de professeurs appartenant à des nationalités diverses, l'originalité de Davos n'eut pas été grande. Fort heureusement de plus en plus les échanges universitaires sont intenses entre les pays d'Europe: si un Français de Paris désire se trouver au milieu d'une majorité de camarades allemands, il n'a pas à prendre le train, mais à faire un tour sur le boulevard Montparnasse. Mais quelsque soient les avantages de semblables migrations elles ne peuvent remplacer une entreprise comme celle de Davos: là seulement en effet deux cultures différentes pouvaient non pas s'affronter mais se comprendre et se pénétrer sur un pied d'égalité parfaite. Dans une grande ville étrangère, l'étudiant s'il ne veut pas seulement subir les influences mais apporter lui aussi quelque chose, se trouve gêné par les adaptations multiples auxquelles l'oblige sans cesse le symbolisme exigeant des objets et des coutumes, la collectivité même immense qui le cerne, oppresse un peu, rend maladroits ses gestes; et il surprend comme des signes d'intelligence entre elle et ses partenaires, tout un langage obscur et dense dont il est exclu et qui lui rapelle à chaque instant qu'il est bien un étranger. En Suisse d'abord, à Davos ensuite, ni un Français ni un Allemand ne peuvent éprouver de semblables impressions. Terre par excellence de la conciliation, lieu

de rencontre de tout temps entre les cultures française et germanique, la Suisse apporte en outre sa part originale dans cet esprit synthétique, ce désir de compréhension de la diversité, cette sympathie universelle et sincère qui caractérise sa culture propre et lui permet d'assimiler les autres. Non pas dans un lieu cosmopolite où les traditions particulières ne sont remplacées que par un internationalisme plaqué, mais dans cette vallée suisse fidèle à son idéal national, la science allemande et la science française pouvaient se rejoindre, sans que ni l'une ni l'autre fussent amoindries ni dépaysées, bref se trouver à la fois chez elles et chez quelqu'un. En leur offrant, si j'ose dire, pour foyer ses montagnes neigeuses, la Suisse les mettait en même temps à l'abri des bruits du dehors, séparées comme par d'immenses écrans de toutes les préoccupations matérielles des peuples en présence, de sorte que devait tomber pour elles tout ce qu'il y a de contingent et par suite de négateur dans l'esprit national. Nulle part ailleurs ne pouvait régner plus facilement que dans cette paisible atmosphère, sur ces pentes candides, le souffle apaisant du célèbre lac italien; nulle part ailleurs que dans cette vallée où circule un air si pur et si léger, symbole de la liberté sous toutes ses formes matérielles et spirituelles, chère au coeur des Suisses, dans cette petite colonie groupée dans la paix autour d'un culte commun du soleil régénérateur et salutaire, ne pouvaient être mieux les représentants des Universités allemandes et françaises pour se connaître et se comprendre et chercher en commun la vérité sous l'illumination du soleil intelligible.

Mais obtenir d'un tel soleil une cure profitable en un maximum de trois semaines est une gageure difficile à tenir surtout lorsqu'il s'agit de réaliser comme condition préalable la collaboration d'hommes doublement divers par leurs spécialités et leur origine locale. La grande variété des sujets de cours est un avantage en ce sens qu'elle peut, sur une multitude de points différents faire

apparaître l'activité universitaire d'un pays; on se trouve comme en présence d'un échantillonnage du travail que fournissent les facultés dans l'étude de tous les problèmes des diverses disciplines humaines. Mais en revanche toute oeuvre collective de quelque valeur intellectuelle se trouve par là même exclue: si l'on veut que les cours gardent un certain niveau scientifique et qu'ils puissent être suivis avec fruit par la majorité des assistants, il est nécessaire d'en restreindre la variété. Pour l'unité même de la vie et des préoccupations de cette éphémère université, il n'est pas en outre sans importance de ne faire porter l'intérêt que sur deux ou trois grandes questions auxquelles s'appliquent pendant toute la durée des cours discussions et réflexions des étudiants et des professeurs. Aussi les conférences avaient-elles été restreintes cette année aux diverses questions de la philosophie et de l'histoire littéraire et devaient-elles même en principe être toutes orientées dans leurs développements vers l'étude d'un problème central: Homme et Génération.

Que cette seconde condition ait été complètement réalisée, il serait peut être difficile d'essayer d'en donner la preuve. Tout au moins, en particulier chez les littéraires et les historiens, malgré l'apparente diversité des titres de leçons, pouvait-on retrouver presque toujours le désir de graviter autour du sujet central et en restant au point de vue particulier où conduisait la question spéciale envisagée, d'éclairer à la fin un aspect imprévu des rapports de l'homme et de l'histoire. Aussi se termina par exemple une curieuse étude qui eut semblé devoir être purement technique sur la représentation de l'Antiquité dans la littérature française: après avoir donné quelques exemples typiques des divergences d'interprétation qui avaient pu se faire jour à ce sujet et montré comment le "sens antique" avait pu, des auteurs des romans de Thèbes et d'Enéas à Valéry, exprimer des intuitions absolument opposées ou tout au moins hétérogènes, le

professeur Pauphilet tint dans sa conclusion à faire apparaître que le caractère commun de toutes les allusions, de tous ces retours à l'Antiquité était de donner une valeur pleinement humaine c'est à dire universelle aux pensées et aux sentiments exprimés, bref qu'ils décelaient tous un même souci de projeter l'homme au dehors des contingences du temps et de l'espace, dans une sorte de région universelle rendue concrète et sensible sous l'aspect de la civilisation grécolatine. Ainsi agit également le professeur Carré quoique traitant avec minutie quelques problèmes très précis mais très significatifs d'influences littéraires interférant chez des écrivains de nationalités diverses. Quant aux autres conférenciers, ils avaient pour la plupart choisi des problèmes plus généraux où se mêlaient les études proprement littéraires avec celles de l'évolution des cultures et où tout naturellement venait se poser la question centrale des cours. Qu'il s'agît de la méthode en histoire littéraire ou des lois permanentes constitutives du fonds commun, sous les aspects changeants, des littératures européennes il n'était guère malaisé de dépasser la simple connaissance des faits, la pure appréciation des beautés formelles pour replacer l'oeuvre d'art comme événement dans une histoire, comme production dans une activité intellectuelle générale et, par ce double caractère, en faire le signe d'une certaine intrication de rapports entre l'homme créateur d'absolu et la chaine de circonstances où la nécessité l'attache sans rémission. L'analyse du professeur Wechssler sur le problème des générations dans la littérature française était aussi concue dans le même esprit: en s'efforçant de montrer qu'à toute époque, et non seulement en France d'ailleurs, avaient existé des familles d'écrivains unies par l'attachement à un même idéal artistique et aussi parfois à un même sens de la vie, il était naturellement amené à rechercher la part de l'historique pur et du nécessaire dans ces affinités, ce qui en elles venait d'une communauté de type

intellectuel et ce qui était déterminé par l'action infiniment complexe des circonstances sociales économiques. Se plaçant au point de vue plus général de l'histoire dans son ensemble, d'autres conférenciers comme le professeur Karl Joel et le professeur Riezler développèrent des considérations du même ordre, l'un à propos du 19ème siècle considéré dans son évolution à la fois économique, technique, scientifique et artistique, l'autre en montrant dans l'homme d'aujourd'hui, la fatalité aux prises avec la liberté, les influences de dispersion, de séparation, de mécanisation en lutte avec un nouveau "Weltgefühl" libérateur et vraiment humain.

En revanche les métaphysiciens professionnels se préoccupèrent généralement assez peu de la question, estimant sans doute que tout se tient en philosophie et qu'une fois développées les affirmations fondamentales de leurs systèmes, l'auditeur n'aurait pas de peine — s'il avait compris ce qui ne fut peut être pas constamment le cas — à en déduire les solutions applicables aux problèmes qui l'intéressaient. Par un renversement d'une symétrie assez remarquable, ce fut Heidegger qui parla de Kant et Cassirer qui prit les conceptions de Scheler et de Heidegger lui même comme points de départ pour ses analyses personnelles. Dans une sorte d'aperçu préliminaire de son prochain ouvrage, Heidegger s'efforça de prouver qu'il y a déjà chez Kant une conception de la métaphysique dont peut s'accomoder l'analyse existentielle des husserliens et que l'interprétation traditionnelle du criticisme comme théorie de la connaissance scientifique est non seulement trop étroite mais radicalement fausse. A la fois en tant qu'il établissait une métaphysique spéciale classique — le monde, l'âme, Dieu —, en tant qu'il faisait résulter la connaissance humaine de la collaboration de deux pouvoirs hétérogènes, l'intuition sensible et la pensée, collaboration réalisée dans une pure synthèse dont la déduction transcendantale légitime l'existence et le schématisme explique la possibilité, en tant enfin qu'il faisait dériver de l'imagination, comme d'une racine commune les deux pouvoirs opposés, Kant se trouvait par avance défendre des thèses fondamentales de la philosophie heideggerienne. Ce sont en effet des affirmations préliminaires pour celle-ci, que la nécessité de fonder la possibilité de toute connaissance ontique sur celle de la connaissance ontologique, que l'attribution à la pensée humaine d'un caractère essentiel de finitude — révélé par exemple par l'angoisse — dont la connaissance permet seule de poser correctement les problèmes de l'Etre et du Néant, enfin que la définition de la vraie métaphysique, préliminaire à toute Anthropologie ou toute philosophie de la culture, comme étude de la structure du Dasein, cette dernière affirmation n'étant du reste qu'en germe pour ainsi dire chez Kant dans sa réduction de la pure sensibilité et du pur entendement, voire même de la raison pratique et théoretique à l'imagination, de sorte que se trouvent éliminées les nations directrices de la métaphysique orientale, Esprit, Logos, Raison.

En regard de cet effort pour retrouver chez Kant une inspiration dont on peut se demander si elle y a bien vraiment régné, et qui, dans sa forme actuelle au moins, semble conduire à des résultats opposés à ceux auxquels aboutissait Kant, Cassirer se livrait au travail inverse d'appliquer aux problèmes de la phénoménologie contemporaine un mode de pensée cette fois directement déterminé par le système Kantien. Par la souple et subtile doctrine de formes symboliques, la connaissance des existents se trouve assurée, sans que soit atteinte en aucune façon la liberté, l'activité créatrice de l'esprit telle que la définit le criticisme traditionnel. Par un processus nécessaire qui se produit également dans la constitution du langage, dans l'évolution des représentations de l'espace — magiques, plastiques et géométriques — dans les créations artistiques et scientifiques, du monde vital,

uniquement senti comme système d'actions possibles, se dégage peu à peu le monde formel et connaissable sur lequel n'a plus prise le "greifen" mais le "begreifen", de sorte que, s'effectue progressivement et par une nécessité intelligible la synthèse de l'esprit et de la réalité. Une telle doctrine se trouvait pour les Français, moins nouvelle peut-être, plus proche de leur habitude de considérer la pensée comme l'activité créatrice nécessaire par excellence, objet naturel et immédiat de toute réflexion philosophique.

C'est à cet objet que furent en effet consacrés les deux cours philosophiques français. M. Spaier, d'un point de vue psychologique — tout au moins initialement — analysa avec minutie l'emmêlement infiniment compliqué d'éléments abstraits et concrets dans les différentes formes sous lesquelles la pensée se présente dans l'action et dans la spéculation. Il se trouva ainsi amené à jeter les bases d'une théorie de la connaissance, prétendant en particulier renverser l'affirmation d'une hétérogénéité entre sensibilité et raison en montrant que toute expérience sensible, si concrètement impossible à penser vraiment qu'elle nous paraisse à première vue, suppose une représentation de classes, un jugement, et qu'à l'inverse dans l'abstraction la plus épurée se trouve toujours un inévitable renvoi à l'expérience sensible. M. Brunschvicg, enfin en prenant Descartes comme base de référence, voulut indiquer comment dans le progrès scientifique et l'expérience spirituelle, se définit la véritable Raison créatrice, en opposition avec la Raison figée et stérilisante des imaginations humaines. Le type de cette action rationnelle seule féconde se trouve déjà défini dans la Géométrie de 1637, par la mise en oeuvre de cette analyse génératrice perpétuelle des vérités nouvelles et constructrice de ces longues chaines de raisons types même de l'intelligibilité mathématique. Ainsi à chaque instant de la science, la vraie raison — et non celle qui satisfait et rassure les logiciens — se dépasse

elle même, brisant par son dynamisme intelligible ce qu'il y a de contingent et de limité dans le concept qu'elle a engendré et auquel elle ne veut pas se tenir — "les choses sont plus raisonnables que les hommes", disait Klein. Et cette tendance humaine à la stabilisation conceptuelle se révèle également funeste à la vie spirituelle puis-qu'elle engendre des constructions théologiques qui refusent à l'homme l'accès direct à Dieu. A la théologie des Intermédiaires, s'oppose celle du Verbe qui permet à l'homme de trouver Dieu par le dedans, par un approfondissement de spiritualité, par ce "mouvement pour aller plus loin" qui est la marque en l'homme de l'infini. La raison manifeste ainsi l'immanence divine en se révélant pouvoir absolu de vérité, — c'est là le véritable sens de la preuve ontologique Cartésienne — et, après avoir dépouillé de sa condition humaine ce qui l'attachait au hic et au nunc, non par la méconnaissance naïvement volontaire des anciennes cosmologies, mais par une prise de conscience qui lui permette d'en libérer le monde spirituel par une sorte d'équivalent des équations intrinsèques de l'univers établies par Einstein, elle se trouve bien de la sorte une réalité, ou la réalité, subsistante par soi.

* * *

Tels furent les sujets de méditation et de discussion proposés aux participants des cours, la matière intellectuelle sur laquelle allait pouvoir s'exercer le travail collectif. Car les Conférences proprement dites ne pouvaient que jouer ce rôle — d'ailleurs nécessaire — d'excitant préalable à quoi devait répondre la réaction diverse ou semblable des futurs collaborateurs. Elles étaient en quelque sorte l'apport de l'extérieur, la base indispensable du futur travail, mais si l'organisation de Davos s'en était tenue là, rien n'eut été fait qui n'eut aussi bien pu être accompli ailleurs: les auditoires sans doute étaient originaux, mais le conférencier restait ce qu'il

était à Paris ou à Fribourg et cela d'autant plus que sa personnalité était plus accusée. Dans les Arbeits-Gemeinschaften au contraire l'auditoire se faisait actif, exigeant; lors même que peu de questions étaient posées, le seul fait que l'orateur avait à improviser sur un point qu'il n'avait pas choisi, devant une collectivité muette peut-être mais dont il devinait l'attente et guettait à son tour les réactions de déception ou de satisfaction, transformait la façon de présenter ses idées, le mettait déjà sous l'action de l'esprit collectif davosien. Rien ne fut plus vivant et plus instructif que certaines de ces réunions de travail, à la fois par les interventions qu'elles amenèrent et par les éclaircissements souvent inappréciables qu'elles permirent d'obtenir. Dans la grande discussion Cassirer-Heidegger, malgré la difficulté du sujet et le caractère technique souvent jusqu'à l'obscurité du vocabulaire employé, on sentait une véritable communion s'établir au sein de l'auditoire et entre lui et les deux philosophes allemands. Ce fut là d'ailleurs, peut-être sous cette influence collective que l'un et l'autre furent amenés à s'exprimer sur leurs systèmes respectifs avec le plus de clarté et de vigueur. Cassirer put en même temps souligner avec précision ce qu'il y avait à son avis d'impossible à admettre dans l'interprétation Heideggerienne de Kant, savoir la méconnaissance radicale de toute inspiration scientifique dans la Critique et la subordination totale de la Raison au Schématisme. Et surtout ce fut avec une véritable joie intellectuelle que les auditeurs purent entendre Heidegger, dont l'ardeur était stimulée par les objections, définir en formules impressionnantes le sens du Dasein dans sa doctrine, situer la place et la fonction de la Vérité dans la réalité métaphysique, faire apparaître enfin le rôle de l'angoisse comme révélatrice de la finitude de l'homme et de la présence du Néant. Dans d'autres réunions officielles ou privées où furent discutées la plupart des questions soulevées par les cours, il était intéressant et

instructif de comparer les réactions diverses des étudiants suivant leur formation et leur nationalité. Qu'il s'agît du problème de l'interprétation, introduit par le professeur Pos, de la philosophie de l'histoire à l'occasion de laquelle les marxistes affirmèrent leur thèse avec vigueur, du problème des générations, soit dans le monde présent, soit du point de vue de l'histoire littéraire, partout s'engagèrent entre professeurs et étudiants des discussions vivantes et souvent fructueuses.

Mais le travail le plus utile et le plus réel ne se voyait même pas. C'est au hasard des rencontres, à la table d'hôte des restaurants, autour des pots de bière dans les brasseries, ou sur les chemins neigeux des environs de Davos que s'établirent des relations durables entre Français, Allemands et Suisses, que s'amorcèrent ces conversations patients et exigeantes où chacun des interlocuteurs veut être compris et ne rien laisser échapper et qui mieux qu'un cours ou qu'une discussion officiellement organisée peuvent procurer l'acquisition de nouvelles connaissances ou de nouveaux concepts. C'est ainsi que le jour de la rencontre Cassirer-Heidegger, entre la séance du matin et celle du soir par où se clôtura le débat, Sein und Zeit fut lu et commenté avec ardeur dans quelques passages particulièrement importants, pendant toute une claire après midi de soleil sur les pentes qui dominent le lac de Davos; et quelque chose de la lumière reflétée par les clairs sommets d'en face semblait venir aider à l'intelligence du difficile philosophe allemand. Et partout ailleurs, les chemins de Clavadel ou de la vallée de Flüela comme les hall des hôtels étaient également propices à des comparaisons méthodiques entre les métaphysiciens de Hambourg, de Fribourg ou de Paris. Que les conversations aient abouti non pas même à la mise en train d'un travail de rapprochement, mais à renseigner exactement les Français sur l'état de la philosophie en Allemagne et réciproquement les Allemands sur la France, il serait absurde de le prétendre.

Eussent-elles pu même durer plus longtemps, elles ne pouvaient avoir la prétention de remplacer la méditation personnelle sur les oeuvres écrites. Au moins, ont-elles servi d'excitant à ces études nécessaires, et bien plus ont-elles pu souvent munir ceux chez qui elles avaient éveillé le désir d'un semblable voyage métaphysique, d'une sorte de Baedeker destiné à leur éviter les tâtonnements, les erreurs de route, les oublis et les méconnaissances. Rien n'est précieux avant d'aborder l'étude livresque d'un système, comme de connaître sa valeur de vie, de voir comment il est pensé, agi, parlé par le maître et par ses disciples. Comme par un jeu d'ombres et de lumière, tout le relief se dessine alors, et ce qui n'avait pu apparaître qu'une difficile et plate mosaïque s'éclaire alors en un paysage d'une saisissante vigueur et d'une expressive unité.

Pour les questions d'histoire ou de littérature les mêmes conversations particulières pouvaient procurer d'aussi grands avantages. Seules elles étaient capables de donner ces renseignements si brefs, mais qu'on ne peut demander à un livre, ni même à un cours, sur les importances respectives d'événements, d'oeuvres ou d'hommes. En littérature contemporaine en particulier les erreurs de perspective apparurent souvent considérables, et des deux côtés. Trop souvent, même sur place il apparaît difficile et dangereux de juger de l'importance d'une influence littéraire ou morale par exemple; la discrimination entre la simple réclame et le véritable prestige, entre une mode passagère et une action profonde se révèle à peu près impossible à faire pour un étranger dans le pays même étudié, s'il ne dispose pas de témoins sûrs. A ce point de vue l'atmosphère de Davos, où par convention la sincérité avait été erigée dès le début en règle, où d'autre part les partis pris et les préférences les plus variés trouvaient des représentants dans l'une et l'autre culture, se montra particulièrement favorable à des rétablissements de hiérarchie

entre valeurs et à la destruction de ces légendes qui ne peuvent naître pour un pays comme pour l'autre que de l'autre côté d'une frontière.

* * *

C'est ainsi que fut avancée le plus efficacement l'oeuvre proprement dite du rapprochement politique. Non d'ailleurs par des discussions sur les problèmes réservés à la compétence des hommes d'Etat et qui ne pouvaient, sauf de rares exceptions, aboutir qu'à des échanges confus d'affirmations banales et du reste sans fondement, mais par les conversations familières et génératrices de confiance sur les diverses influences régnantes actuellement. Et non seulement l'intérêt d'une documentation exacte venait les inspirer et les provoquer, mais aussi la plus large sincérité humaine, base de toute sympathie. Créer des relations de véritable sympathie entre étudiants des trois pays, tel devait être en effet un des résultats des cours de Davos. La communauté de vie pendant ces quelques semaines, la participation aux mêmes mouvements d'intérêt ou de critique, les rencontres enfin sur le champ de ski ou dans l'imprévu des excursions, tout cela devait fatalement nouer les liens d'une cordiale camaraderie et aboutir même souvent à des projets de relations plus durables. Non seulement les individus échangèrent ainsi promesses de correspondance et de rencontres futures, mais des groupements même d'étudiants furent amenés à signer des sortes de traités d'amitié et de collaboration permanente dont le principal objet était d'épargner à leurs membres les tâtonnements inévitables souvent dans la visite d'une université étrangère.

Mais le but principal de l'université de Davos n'était pas le rapprochement exclusivement politique. Travailler à l'oeuvre de paix pouvait avoir été un des désirs de ses organisateurs, leur objectif essentiel se trouvait plus général, en rapport plus direct avec l'intérêt de la

culture universelle, savoir la lutte contre l'esprit de particularisme sous toutes ses formes. Non seulement le particularisme national qui se trouve, à leur insu même, chez les individus les plus dépourvus de chauvinisme et leur fait préférer, en fait sinon volontairement, les oeuvres et les tendances philosophiques ou artistiques de leur pays, en méconnaissant, ou simplement en ignorant les autres, mais aussi le particularisme scientifique des spécialistes, accrochés à un certain mode de pensée, à un ordre donné de préoccupations, et décidés, inconsciemment parfois à tout juger au travers de leur étroitesse réfringente. L'un et l'autre particularisme se trouvant d'ailleurs complété par d'autres formes voisines, l'esprit de clan quel que soit son objet, université, école, secte des disciples groupés autour d'un maitre, parti politique ou religieux, et le tenace égotisme intellectuel, redoutant toujours une atteinte à son intégrité et se condamnant à ne pas comprendre, par suite à ne jamais s'enrichir, par crainte de se perdre. De tels dangers ne sont encore que trop réels pour la vie et le développement de l'Europe intellectuelle. Malgré les échanges de toutes sortes, malgré la diffusion des oeuvres et le travail des traducteurs, le particularisme national reste en bien des cas à la base de l'enseignement universitaire. "Je n'ai pas le cerveau tricolore" affirmait un éminent philosophe français. Et sans doute une telle disgrâce eût-elle été particulièrement affligeante pour le fondateur d'une métaphysique aussi radicalement idéaliste; d'autre part comme il aime aussi à le rappeler, Kant fut le patron des philosophes français cinquante ans même avant qu'on apprit à le comprendre. Mais le seul fait que parmi les étudiants rassemblés à Davos, les spécialistes de philosophie ignoraient pour la plupart les doctrines métaphysiques en vogue à l'étranger, si importants que soient les mouvements intellectuels qu'elles y déterminent, est assez révélateur d'une persistance de l'esprit de particularisme national dans les Universités. Il est sans doute spécialement absurde de parer d'une cocarde une méditation sur l'Etre, mais la rencontre de Davos, s'il était besoin de son témoignage après celui des livres et des revues publiés dans les deux pays, montre qu'au ne l'effectue pas de la même façon actuellement en Allemagne et en France. Or toute limitation implique une privation: comme ces fulgurations par lesquelles le Dieu de Leibniz engendrait les monades, c'est le même univers spirituel qu'expriment la réflexion rationaliste française et la phénoménologie allemande; est-il sûr qu'elles ne gagneraient pas à sortir de leur splendide isolement de mers intérieures, à percer entre elles des communications qui leur procurent à chacune mouvement et vie? S'il est vrai que philosopher n'est pas seulement agir en artiste, traduire par un symbolisme verbal compliqué des intuitions profondes et personnelles, mais bien plutôt construire un système rigoureux de concepts portant sur un objet déterminé — et telle semble bien être une des affirmations favorites de Heidegger: la spécificité de savoir métaphysique — plus que jamais apparaît nécessaire la collaboration d'esprits divers, et par leurs habitudes culturelles et par leurs formations techniques, leurs dons particuliers, pour mettre en oeuvre, au service de cette connaissance nouvelle toutes les ressources conceptuelles, tous les modes de compréhension dont les civilisations particulières et surtout les méthodes spéciales de penser afférentes aux diverses sciences peuvent disposer.

A ce double mal des universités européennes, ignorance mutuelle, et à l'intérieur de chacune, séparation totale entre les diverses facultés, l'oeuvre de Davos ne saurait apporter la guérison. Tout au plus peut-elle espérer y appliquer, parmi d'autres, un remède non négligeable. Son organisation, ce qu'elle a déjà fait en sont un sûr garant, et, perfectible comme tout ouvrage humain, peut-être pourra-t-elle dans l'avenir, agir encore avec plus d'efficacité. Puisque sa durée est forcément restreinte, peut-être serait-il possible de compenser le défaut d'ex-

tension des cours, et surtout des Arbeitsgemeinschaften par une intensité plus grande, tout le travail de préparation se trouvant rejeté en dehors de la session proprement dite. Si par exemple, d'une part, les sujets des cours, tout en portant sur une diversité nécessaire de matières scientifiques, se trouvaient converger davantage encore vers une préoccupation centrale, si d'autre part à la fois ce problème et la façon dont les divers professeurs entendent en envisager les aspects dans la discipline où ils sont spécialisés étaient communiqués à l'avance à tous les futurs participants de la session, peut-être les cours eux mêmes y gagneraient-ils en densité intellectuelle, le conférencier étant sûr du niveau et du degré d'information de son auditoire, et surtout les Arbeitsgemeinschaften, tout en restant des discussions libres, se trouveraient-elles plus animées et surtout plus productives, si à l'avance professeurs et élèves avaient élaboré une base commune de référence. Alors non seulement les divergences apparaîtraient plus nettement, les doctrines des maîtres seraient exposées avec plus de clarté — comme ce fut réalisé déjà aux dernières sessions — mais encore un travail positif de recherches communes pourrait être organisé entre maîtres et étudiants.

Mais ce sont là de simples voeux que la jeune tradition davosienne se trouvera réaliser par le seul développement spontané des ses virtualités internes. Pour elle comme pour l'être nécessaire des cartésiens l'essentiel est d'exister, c'est la perfection fondamentale auxquelles toutes les autres sont nécessairement liées.

Que toutes les Universités européennes aient en elle ce point de rencontre, ce signe sensible de leur solidarité d'intérêt et de fin poursuivie, c'est là un fait inappréciable à la fois pour le rapprochement des esprits et pour la formation de chercheurs avertis, et outillés des modes de pensée les plus variés. Puisque par dessus

toutes les divergences de cultures et de techniques scientifiques, la même ardeur vers la vérité unit en fait les universitaires, maîtres et élèves de tous les pays, il était bon et même nécessaire que cette solidarité intérieure et essentielle trouvât à Davos, dans ce qu'on pourrait appeler l'Université des Universités, à la fois encouragement et secours efficace.

J. Cavaillès.

Dozenten und Vorlesungen der II. Davoser Hochschulkurse

1. Andreas Willy, Dr. phil. o. Prof. Universität Heidelberg.
   Religiöses Volksleben und Massenstimmungen am Vorabend der Reformation.
   Kulturbedeutung der deutschen Reichsstadt um 1500.
2. Benrubi J., Privat-Dozent, Universität Genf.
   Der Grundcharakter der Bergson'schen Philosophie.
3. Brunschwicg Léon, prof. à la Fac. des Lettres, Sorbonne, Paris.
   Raison et Science.
   Raison et Religion.
4. Carré Jean-Marie, prof. à la Fac. des Lettres, Lyon.
   Les problèmes d'influence en littérature comparée.
5. Carlini A., o. Prof. Universität Pisa.
   L'idealismo italiano contemporaneo.
6. Cassirer Ernst, Dr. phil. o. Prof. Universität Hamburg.
   Grundprobleme der philosophischen Anthropologie.
   Grundfragen der Philosophie des kritischen Idealismus.
7. Heidegger Martin, Dr. phil. o. Prof. Universität Heidelberg.
   Kants Kritik der reinen Vernunft und die Aufgabe einer Grundlegung der Metaphysik.
8. Howald Ernst, Dr. phil. o. Prof. Universität Zürich.
   Die Anfänge des europäischen Denkens.
9. Joël Karl, Dr. phil. o. Prof. Universität Basel.
   Das 19. Jahrhundert in geschichtsphilosophischer Betrachtung.

10. Lichtenberger Henri, Professeur à la Sorbonne, Paris.
La psychologie de la Coopération intellectuelle franco-allemande.

11. Pauphilet Albert, prof. à la Fac. des Lettres, Lyon.
Introduction à l'étude des influences de la pensée antique sur l'esthétique littéraire française.
I. Moyen Age,
II. Renaissance,
III. Epoque contemporaine.

12. Pinder Wilhelm, Dr. phil. o. Prof. Universität München.
Architektur und Plastik des deutschen Barock.

13. Pos H. J., Dr. phil. o. Prof. Universität Amsterdam.
Grundfragen der Theorie der Auslegung.

14. Przywara Erich, Dr. phil. o. Prof., München.
Das religiöse und metaphysische Problem der Existenz.

15. Reinhardt Karl, Dr. phil. o. Prof. Universität Frankfurt a. M.
Die Anfänge des geschichtlichen Denkens.

16. de Reynold G., Dr. phil. o. Prof. Universität Bern.
La méthode en histoire littéraire.

17. Riezler Kurt, Dr. phil., Kurator, Frankfurt a. M.
Der heutige Mensch.

18. Sauerbruch Ferdinand, Dr. med. o. Prof. Universität Berlin.
Das organische und seelische Anpassungsvermögen des Menschen.

19. Sganzini C., Dr. phil. o. Prof. Universität Bern.
Der Aufbau des seelischen Geschehens in seinen Beziehungen zur geisteswissenschaftlichen Erkenntnis.

20. Spaier Jean, prof. à la Fac. des Lettres, Caen.
La pensée concrète: Connaissance, vie volontaire et affective.
Pensée concrète et intuition.
Pensée concrète et quantité.

21. Schultz F., Dr. phil. o. Prof. Universität Frankfurt.
Probleme der deutschen Literaturgeschichte.

22. Tronchon Henri, prof. à la Fac. des Lettres, Strasbourg.
Philosophie du Progrès et Histoire.
L'idée de philosophie de l'Histoire en France: quelques applications.
Littérature et Nationalité.

23. Wechssler Eduard, Dr. phil. o. Prof. Universität Berlin.
Das Problem der Generationen in der Geistesgeschichte, mit besonderer Berücksichtigung der französisch-deutschen Geistesgeschichte von der Aufklärung bis zur Gegenwart.

24. Witmeur E., prof. à la Fac. des Lettres, Liège.
Les grands courants dans la littérature moderne.

Davoser Hochschulkurse – Cours Universitaires de Davos

Erste Woche
vom 18. bis 23. März 1929

Première Semaine
du 18 au 23 mars 1929

Stunde Heures	Montag Lundi	Dienstag Mardi	Mittwoch Mercredi	Donnerstag Jeudi	Freitag Vendredi	Samstag Samedi
VORMITTAG - MATINÉE						
10 – 11	*E. Cassirer* Grundprobleme der philosophischen Anthropologie	*E. Cassirer* Grundprobleme der philosophischen Anthropologie		*C. Sganzini* Der Aufbau des seelischen Geschehens in seinen Beziehungen zur geisteswissenschaftlichen Erkenntnis	*H. J. Pos* Grundfragen der Theorie der Auslegung	
11 – 12	*K. Joel* Das 19. Jahrhundert in geschichtsphilosophischer Betrachtung	*H. J. Pos* Grundfragen der Theorie der Auslegung		*K. Joel* Das 19. Jahrhundert in geschichtsphilosophischer Betrachtung	*K. Joel* Das 19. Jahrhundert in geschichtsphilosophischer Betrachtung	
NACHMITTAG - APRÈS-MIDI						
5 – 6	*M. Heidegger* Kants Kritik der reinen Vernunft und die Aufgabe einer Grundlegung der Metaphysik	*M. Heidegger* Kants Kritik der reinen Vernunft und die Aufgabe einer Grundlegung der Metaphysik		*M. Heidegger* Kants Kritik der reinen Vernunft und die Aufgabe einer Grundlegung der Metaphysik	*G. de Reynold* La méthode en histoire littéraire	*G. de Reynold* La méthode en histoire littéraire
6 – 7	*H. J. Pos* Grundfragen der Theorie der Auslegung	*C. Sganzini* Der Aufbau des seelischen Geschehens in seinen Beziehungen zur geisteswissenschaftlichen Erkenntnis		*M. Heidegger* Kants Kritik der reinen Vernunft und die Aufgabe einer Grundlegung der Metaphysik	*C. Sganzini* Der Aufbau des seelischen Geschehens in seinen Beziehungen zur geisteswissenschaftlichen Erkenntnis	
ABEND - SOIRÉE						
8.30	*F. Sauerbruch* Das organische und seelische Anpassungsvermögen des Menschen	Allgemeine Studenten-Versammlung im Hotel Flüela	Symphonie-Konzert des Winterthurer Stadtorchesters	*K. Riezler* Der heutige Mensch	Studentischer Diskussionsabend im Hotel Central	*P. Przywara* Das religiöse und metaphysische Problem der Existenz

Die Arbeitsgemeinschaften sind nicht öffentlich. Zur Teilnahme ist die vorherige Verständigung mit dem leitenden Dozenten erforderlich.

Les groupes de travail ne sont pas publics. Pour y participer il faut une entente préalable avec le professor que la chose concerne.

Davoser Hochschulkurse – Cours Universitaires de Davos

Zweite Woche
vom 25. bis 30. März 1929

Deuxième Semaine
du 25 au 30 mars 1929

Stunde Heures	Montag Lundi	Dienstag Mardi	Mittwoch Mercredi	Donnerstag Jeudi	Karfreitag Vendredi saint	Samstag Samedi
VORMITTAG – MATINÉE						
$10^{15}-11$	Frei	Arbeitsgemeinschaft *E. Cassirer* *und* *M. Heidegger* 10 – 12	*E. Cassirer* Der Gegensatz von Geist und Leben in Schelers Philosophie	*F. Schultz* Probleme der deutschen Literaturwissenschaft		*L. Brunschvicg* Raison et Science
$11^{15}-12$				*W. Pinder* Architektur und Plastik des deutschen Barock		*E. Wechssler* Das Problem der Generationen in der Geistesgeschichte
NACHMITTAG – APRÈS-MIDI						
$5^{15}-6$	*E. Cassirer* Grundprobleme der philosophischen Anthropologie	*W. Andreas* Religiöses Volksleben am Vorabend der Reformation	*W. Andreas* Religiöses Volksleben am Vorabend der Reformation	*W. Andreas* Religiöses Volksleben am Vorabend der Reformation		*A. Spaier* La Pensée concrète
$6^{15}-7$	*K. Reinhardt* Die Anfänge des geschichtlichen Denkens	*E. Howald* Die Anfänge des europäischen Denkens	*E. Wechssler* Das Problem der Generationen in der Geistesgeschichte	*E. Howald* Die Anfänge des europäischen Denkens		*J. M. Carré* Les problèmes d'influance en littérature comparée
ABEND – SOIRÉE						
½9	Diskussionsabend über Vortrag K. Riezler	*A. Carlini* L'idealismo italiano contemporaneo	Studentischer Diskussionsabend	*A. Carlini* L'idealismo italiano contemporaneo	*W. Pinder* Architektur und Plastik des deutschen Barock	*J. Benrubi* Der Grundcharakter der Bergson'schen Philosophie

Die Arbeitsgemeinschaften sind nicht öffentlich. Zur Teilnahme ist die vorherige Verständigung mit dem leitenden Dozenten erforderlich.

Les groupes de travail ne sont pas publics. Pour y participer il faut une entente préalable avec le professeur que la chose concerne.

Davoser Hochschulkurse – Cours Universitaires de Davos

Dritte Woche
vom 2. bis 6. April 1929

Troisième Semaine
du 2 au 6 Avril 1929

Stunde Heures	Montag Lundi	Dienstag Mardi	Mittwoch Mercredi	Donnerstag Jeudi	Freitag Vendredi	Samstag Samedi
VORMITTAG – MATINÉE						
$10^{15}-11$	Gemeinsame Fahrt mit der Albulabahn	*L. Brunschvicg* Raison et Religion	*H. Tronchon* Philosophie du Progrès et Histoire	*H. Tronchon* L'idée de philosophie de l'histoire en France	*H. Tronchon* Littérature et Nationalité	
$11^{15}-12$		*A. Spaier* La Pensée concrète	*E. Witmeur* Les grands courants dans la littérature moderne	*A. Spaier* La Pensée concrète	*E. Witmeur* Les grands courants dans la littérature moderne	
		NACHMITTAG – APRÈS-MIDI				
$5^{15}-6$		*J. M. Carré* Les problèmes d'influance en littérature comparée	*E. Wechssler* Das Problem der Generationen in der Geistesgeschichte	*J. M. Carré* Les problèmes d'influance en littérature comparée	*A. Pauphilet* L'inspiration antique dans la littérature française	
$6^{15}-7$		*A. Pauphilet* L'inspiration antique dans la littérature française	*F. Schultz* Probleme der deutschen Literaturgeschichte	*A. Pauphilet* L'inspiration antique dans la littérature française	*F. Schultz* Probleme der deutschen Literaturgeschichte	
		ABEND – SOIRÉE				
8^{30}		Séance d'information et de discussion complémentaire *(Brunschvicg et Spaier)*	Arbeitsgemeinschaft über das Problem der Generationen *(Wechssler)*	Studentischer Diskussionsabend	Schlussfeier	

Die Arbeitsgemeinschaften sind nicht öffentlich. Zur Teilnahme ist die vorherige Verständigung mit dem leitenden Dozenten erforderlich.

Les groupes de travail ne sont pas publics. Pour y participer il faut une entente préalable avec le professeur que la chose concerne.